

---

## Les voyageuses britanniques à Nice de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle au début du XIX<sup>e</sup> siècle : un espace relationnel à dimensions multiples

Isabelle-Eve Carlotti-Davier

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/8740>

DOI : [10.4000/cdlm.8740](https://doi.org/10.4000/cdlm.8740)

ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2017

Pagination : 305-330

ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

Isabelle-Eve Carlotti-Davier, « Les voyageuses britanniques à Nice de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle au début du XIX<sup>e</sup> siècle : un espace relationnel à dimensions multiples », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 94 |

2017, mis en ligne le 15 décembre 2017, consulté le 08 septembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/8740> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.8740>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International  
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

---

# Les voyageuses britanniques à Nice de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle au début du xix<sup>e</sup> siècle : un espace relationnel à dimensions multiples

Isabelle-Eve Carlotti-Davier

---

*Among the many evils arising to England from the disastrous state in which the French revolution had placed Europe, must be reckoned its influence on the character of our youth, by debarring them for all powers of seeing various modes of social life, or living in any society but that of their own country. Foreign travel, however incapable of suffering the wants of a neglected education must surely be considered as particularly necessary to the development of mind in inhabitants of an island.*

Agnès Berry, *England and France. A Comparative View of the Social Conditions of Both Countries*, 1834<sup>1</sup>.

- 1 À la fin du xviii<sup>e</sup> siècle et au début du xix<sup>e</sup> siècle, les femmes de l'élite britannique entendent effectuer leur propre *Grand Tour*, fondé sur le modèle ancien du voyage d'éducation en Europe<sup>2</sup>. Le parcours est bien connu : traversée de la Manche et escale à Calais ou à Boulogne pour atteindre la première ville d'importance : Paris. La capitale française, représentée comme le haut lieu du bon goût et des coteries littéraires, est aussi la première étape pour accéder à la haute société européenne. Ensuite, fortes de nouvelles relations et munies de lettres de recommandation, les voyageuses poursuivent leur voyage vers les États italiens, dont les villes de Florence, Rome, Naples et Venise attirent toutes les convoitises par leur richesse culturelle et artistique.
- 2 Nice n'est généralement qu'une étape sur ce chemin et le séjour des voyageuses est relativement court, limité au plus à la saison qui s'étend de décembre à mars<sup>3</sup>. Pour l'époque moderne et le début des temps contemporains, l'historiographie s'est peu intéressée à cette ville de bord de mer, à l'histoire mouvementée, comprenant des périodes savoyardes et des occupations françaises. La visite de voyageuses britanniques à Nice s'interrompt pendant l'annexion française de 1792 à 1814, hormis durant la Paix d'Amiens (mars 1802 - mai 1803). Ce sont donc les États de Savoie qui président à la

destinée du comté lorsque les Britanniques se rendent à Nice et cela, jusqu'en 1860. Les voyageurs français et britanniques du xviii<sup>e</sup> et du xix<sup>e</sup> siècle ont véhiculé par leurs récits l'image d'une ville pauvre en sociabilités et vie culturelle<sup>4</sup>. La faible interaction entre les visiteurs et les autochtones qui semble en résulter a conduit les historiens à considérer que la communauté britannique est repliée sur elle-même sans réel contact avec la population locale<sup>5</sup>. Alain Bottaro dans son étude sur la présence britannique à Nice sous l'Ancien Régime évoque dans ce sens le regroupement des Britanniques dans un même quartier, celui de la Croix de Marbre et renommé sous un vocable anglais « Newborough ». Ce lieu de vie commun permet de supposer que « la colonie vit en vase clos »<sup>6</sup>. Cette représentation est confirmée dans les études sur les voyageurs britanniques à l'ère victorienne et édouardienne. John Pemble se fonde notamment sur les propos d'un voyageur anglais à Nice en 1852, Edmund Spencer, pour en conclure que le faubourg de la Croix de Marbre est en quelque sorte « annexé » par les Britanniques sans égard pour ses habitants. Les pancartes sont écrites en langue anglaise dans les commerces et proposent des articles provenant du Yorkshire et de Manchester tandis que des apothicaires et des médecins sont également des sujets du Royaume-Uni. L'édification d'un lieu de culte anglican parachève la matérialité d'une communauté britannique à Nice, de manière semblable à d'autres destinations de voyage britanniques en Méditerranée au xix<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>.

- 3 Ces analyses sont pourtant en contradiction avec l'article éclairant d'Elaine Chalus, qui en étudiant le caractère cosmopolite de la saison à Nice dans la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle, met en évidence des liens étroits entre les voyageurs britanniques et les notabilités locales<sup>8</sup>. Cette rencontre donne lieu, chaque année, à ce qu'elle nomme une « fusion annuelle ». Les rapports entre voyageurs et autochtones influent sur l'identité même de la ville qui s'impose au cours du siècle comme villégiature cosmopolite de la haute société. Les femmes de l'élite jouent un rôle central dans la mise en relation des différents acteurs et réseaux en présence.
- 4 À travers l'étude de récits de voyage ou d'échanges épistolaires entre femmes britanniques, de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle jusqu'au premier xix<sup>e</sup> siècle, nous souhaitons démontrer que les sociabilités locales durant la saison s'inscrivent dans une longue tradition du voyage et de l'hospitalité féminine à Nice qui remonte aux débuts du tourisme<sup>9</sup>. Les échanges sont principalement débutés et régulés par les femmes de la haute société. La prédominance de la colonie britannique jusqu'en 1860 a favorisé des rapports continus entre les voyageuses britanniques et la noblesse locale<sup>10</sup>. Des visiteurs d'autres nationalités (italienne, française, allemande et russe) séjournent dans la ville au xix<sup>e</sup> siècle mais il apparaît que la pratique de l'hospitalité relève de l'initiative des voyageuses britanniques et des femmes de la noblesse niçoise<sup>11</sup>.
- 5 Daniel Féliciangeli souligne que la noblesse niçoise est la seule catégorie de la population locale à même d'entrer en contact avec les visiteurs britanniques, ce qui n'est guère contestable si on se place du point de vue du rang social<sup>12</sup>. Toutefois, en raison du réel intérêt que les voyageuses britanniques manifestent pour la découverte de la culture niçoise ainsi qu'une soif de développer des compétences intellectuelles et artistiques, ces dernières sont conduites à se lier avec d'autres groupes sociaux locaux qui n'appartiennent pas à la haute société. Il s'agit de relations contractuelles informelles entre les voyageuses et des intermédiaires, principalement des apothicaires et des professeurs privés. Ces rapports, bien que rémunérés, offrent une ouverture

supplémentaire aux femmes britanniques qui accèdent ainsi à une connaissance plus diversifiée de la société locale.

- 6 Les liens privilégiés qu'entretiennent les voyageuses avec la société locale ne signifient néanmoins pas que la vie « intracommunautaire » britannique n'a pas d'existence propre. Elle est au contraire dynamique en constituant un autre réseau de relations se déployant parallèlement à celui de la haute société cosmopolite. Une forte présence féminine l'anime reproduisant certaines formes de sociabilités « à l'anglaise » permettant ainsi aux voyageurs de retrouver à l'étranger la culture de leur pays d'origine. Entre ouverture et préservation identitaire, les voyageuses sont à la croisée de ces deux aspirations qui peuvent sembler antinomiques.

## Les voyageuses britanniques à Nice : 1783-1839

### Voyageuses de passage et « habituées »

- 7 Dans la majorité des cas, Nice constitue une étape sur la route de l'Italie mais la ville compte des voyageuses régulières dont les plus connues sont Lady Penelope Rivers (vers 1724-1795) et Lady Olivia Sparrow (vers 1775-1865). Elles ont toutes les deux fait construire une villa (l'une à Nice et l'autre à Villefranche-sur-mer) mais seule celle édifiée par Lady Penelope Rivers existe toujours aujourd'hui<sup>13</sup>. Elles s'installent tous les hivers et accueillent les nouveaux arrivants de la colonie<sup>14</sup>. Par leur connaissance du lieu, elles facilitent l'intégration des voyageurs britanniques dans la société locale.
- 8 Par son climat, Nice regroupe de nombreux valétudinaires souvent atteints de phtisie. Pour éviter la chaleur de l'été, les voyageuses se rendent en Italie ou en Suisse. Certaines feront plusieurs séjours à Nice tandis que d'autres ne viennent qu'une fois. Un arrêt de quelques heures ou jours à Nice peut également être imposé par des conditions climatiques défavorables dans le cadre d'une traversée maritime ayant pour destination, Gênes. Ces différentes voyageuses se côtoient temporairement et forment une colonie mobile en constant renouvellement. Le rôle des « habituées » est alors essentiel à la cohésion du groupe.

### Un groupe hétérogène

- 9 Les voyageuses ne forment pas un groupe socialement homogène mais elles appartiennent toutes à une forme d'élite, qu'elle soit sociale ou culturelle : les représentantes de la haute aristocratie ou de la gentry occupent souvent des fonctions à la cour d'Angleterre. Plusieurs d'entre elles sont dame d'honneur auprès de la reine Charlotte (1744-1818) ou de la princesse de Galles, Caroline (1768-1821). Nous trouvons également des écrivains ou des artistes amateurs qui relèvent tant de la noblesse que des classes moyennes.
- 10 Même si la plupart des voyageuses ayant laissé des écrits sont anglaises, certaines sont irlandaises ou écossaises. Ces différences ressortent néanmoins peu dans le discours. Un sentiment d'appartenance « nationale » émerge dans les textes. Ainsi, Lady Blessington (1789-1849), née de parents irlandais et catholiques mais mariée à un Anglican, se définit comme anglaise et désigne la communauté des voyageurs britanniques « d'Anglais » sans distinction des différentes composantes du royaume<sup>15</sup>. À l'étranger, le lien social semble prendre le dessus par rapport à l'origine ethnique ou

religieuse : ainsi, Lady Mary Graham (1757-1792) de Balgowan, représentant de la haute noblesse écossaise, entretient des rapports étroits à Nice avec les Spencer et les Cavendish, représentant les grandes familles aristocratiques anglaises. Elles constituent son principal soutien avant son décès en 1792. Dans le domaine religieux, la majorité des voyageuses se rattachent à des mouvements divers du protestantisme mais leur coexistence ne semble pas problématique. Au xix<sup>e</sup>, avant la construction de la première église anglicane en 1822, Katherine West (??-??), qui appartient à la communauté des *Quakers* (*Society of Friends*) se réunit toutes les semaines pour l'office du dimanche chez un autre voyageur avec toute la colonie protestante<sup>16</sup>. Une minorité est de confession catholique ou juive.

- 11 Les voyageuses ont généralement reçu une éducation adaptée pour assurer leur place dans la haute société et tenir leur rang d'hôtesse au sein de la *Polite Society*<sup>17</sup>. Une tendance s'affirme au cours du xviii<sup>e</sup> siècle visant à l'amélioration de l'éducation des femmes de l'élite. La notion de *Companionate marriage* y a contribué en introduisant l'idée que le mariage doit être fondé sur une estime mutuelle des époux, valorisant ainsi l'instruction des femmes. Néanmoins, cette conception a souvent été limitée dans la pratique à l'acquisition d'*accomplishments*<sup>18</sup> qui réduisent la bonne épouse à un rôle de faire-valoir social. Certaines personnalités féminines jugées radicales comme Hester Thrale Piozzi ou Mary Wollstonecraft se sont insurgées contre cet enfermement dans un rôle de représentation et de superficialité et ont préconisé au contraire une formation intellectuelle plus approfondie, fondée sur la raison<sup>19</sup>. Plus conservateur mais animé d'un même désir d'instruction est apparu le groupe d'Elizabeth Montagu, les *Bluestockings*, qui a contribué à diffuser au sein de l'élite un modèle de femme cultivée se situant dans le cadre de la bienséance et des codes de la haute société<sup>20</sup>. La plupart des voyageuses sont héritières de ces courants de pensée et démontrent au cours du voyage une volonté de se présenter comme des femmes instruites et curieuses d'apprendre. Les voyageuses consacrent du temps à l'écriture mais également à la lecture d'ouvrages érudits (guides ou traités scientifiques) ou de la littérature<sup>21</sup>.
- 12 Enfant, certaines ont bénéficié de l'enseignement reçu à la maison par un frère tandis que d'autres, grâce à la sollicitude de leur père, parviennent à un enseignement plus complet comprenant notamment la maîtrise de plusieurs langues et parfois même, une connaissance solide en lettres classiques. D'autres participent à des cercles de sociabilité où elles font la rencontre de personnalités contribuant à leur formation intellectuelle. Cornelia Knight (1757-1837) fréquente régulièrement les peintres Joshua Reynolds et Angelica Kauffman ainsi que l'écrivain Samuel Johnson et le philosophe Edmund Burke<sup>22</sup>. De même, Lady Damer (1749-1792) a reçu une formation artistique hors norme puisqu'elle a suivi des cours de sculpture et d'anatomie, disciplines jusqu'alors réservées aux hommes<sup>23</sup>. Les moins chanceuses ont recours à une formation autodidacte à l'âge adulte, fondée sur des lectures personnelles ou des leçons particulières<sup>24</sup>.
- 13 La majorité des voyageuses est relativement âgée (plus de trente ans) avec une forte proportion de femmes voyageant seules<sup>25</sup> : des femmes mariées séparées temporairement ou définitivement de leur époux, des célibataires mais surtout des veuves. Même si la plupart sont d'un âge avancé comme la duchesse d'Ancaster (??-1793) qui séjourne à Nice en 1792 ou Lady Elizabeth Fremantle (1778-1857) en 1836, d'autres connaissent un veuvage très précoce et viennent durant la saison à Nice pour de multiples raisons. Lady Charlotte Campbell (1775-1861), dont l'époux décède en 1809

part ainsi avec ses cinq filles à Nice en 1815 car la vie y est moins chère qu'en Angleterre<sup>26</sup> tandis que Lady Olivia Sparrow (vers 1775-1865) s'y trouve en 1817 dans l'espoir de la guérison de son fils. Après son décès, elle continue à revenir tous les ans à Nice jusqu'en 1824<sup>27</sup>.

- 14 En raison du coût élevé d'un voyage sur le continent, les femmes séparées de leur époux sont contraintes de solliciter l'aide d'amis ou de proches. Lady Elizabeth Foster (1759-1824), qui a quitté le foyer conjugal de son propre gré, n'est en mesure de partir en Italie que parce qu'elle bénéficie de la protection du duc et de la duchesse de Devonshire. En échange de leur générosité, Lady Elizabeth Foster accepte de prendre soin de l'éducation de la fille illégitime du duc à l'étranger. Une autre partie du voyage est financée par son père, Lord Bristol, qui grâce à l'intercession de son épouse, concède une augmentation de cinquante livres aux revenus qu'il verse annuellement à sa fille. Il consent à lui accorder cinquante livres supplémentaires en cas de conduite morale irréprochable<sup>28</sup>. Les femmes non mariées de la classe moyenne sans protecteur ou bienfaiteur influent, sont contraintes de travailler. Claire Clairmont (1798-1879), belle-fille du philosophe William Godwin, occupe des fonctions de gouvernante<sup>29</sup>.

## Le récit de voyage au féminin

- 15 Rosemary Sweet souligne que dans la pratique du voyage, les femmes prennent une certaine distance par rapport aux « normes » du Grand Tour. Cette liberté se reflète dans l'écriture des récits de voyage<sup>30</sup>. Les sociabilités sont détaillées avec minutie, ce qui est très utile pour étudier les relations interpersonnelles des élites européennes. Katherine Turner a mis en évidence l'apparition croissante de publications de relations féminines de voyage dès 1770<sup>31</sup>. Lady Mary Wortley Montagu (1689-1762) a ouvert la voie en rédigeant ses lettres turques (*The Turkish Embassy Letters*) au cours d'un séjour à Constantinople de 1717 à 1718. Cet ouvrage constitue pour le public féminin au Royaume-Uni un modèle de l'art épistolaire au même rang que Madame de Sévigné<sup>32</sup>. Progressivement, le récit de voyage, élevé au rang de genre littéraire, permet aux femmes d'élargir leur activité d'écriture. Les conditions de forme sont relativement lâches et reprennent des formats connus tels que la correspondance ou le journal intime qui appartiennent déjà à la sphère d'expression féminine. L'exercice paraît accessible et adapté au rôle qui leur est attribué dans la société. Mariana Starke (vers 1762-1838) devient le premier auteur féminin à publier de 1802 à 1836 une série de guides de voyage en Italie qui inspire à son ancien éditeur, John Murray, la collection Murray qui sera suivie par d'autres comme les Baedeker<sup>33</sup>. L'écrivain Lady Margaret Blessington (1789-1849) parvient à obtenir une légitimité dans les cercles littéraires grâce à la publication de ses mémoires en Italie<sup>34</sup>. Toutefois, cette évolution n'est pas aussi révolutionnaire qu'il n'y paraît car s'il est vrai que la mode de tenir un journal de voyage est très répandue parmi les voyageurs, féminins ou masculins, seule une petite minorité des voyageuses vise une consécration publique de leurs écrits. La plupart des femmes de l'élite restent attachées à une communication « contrôlée » de ceux-ci consistant en une circulation limitée au cercle familial ou à certains amis.

## Des relations privilégiées avec la noblesse locale

- 16 Les femmes de l'élite britannique jouent un rôle central dans l'introduction des voyageuses dans la haute société locale. Elles peuvent intervenir directement sur place ou à distance par le moyen de lettres de recommandation. Les représentantes des familles nobles niçoises, qui ont tissé des liens avec certaines voyageuses lors de précédents séjours, constituent également des relais pour intégrer les nouvelles venues aux cercles de sociabilité mondaine.

### L'accès à la bonne société

- 17 Lady Penelope Rivers est un bon exemple pour comprendre comment les voyageuses britanniques sont présentées à la haute société locale. Ainsi Laetitia Houblon (1742-1828) entreprend un voyage à Nice en 1787. L'itinéraire classique, suivant les étapes du Grand Tour, est de faire un séjour à Paris puis à Lyon avant de descendre la vallée du Rhône. Elle rencontre lors de son étape lyonnaise Lady Penelope Rivers qui est l'une de ses amies. Cette dernière précède Laetitia Houblon à Nice et se charge d'annoncer son arrivée prochaine à toute la colonie britannique mais aussi à ses relations dans la noblesse niçoise et aux étrangers en visite. Elle prépare donc l'introduction de Laetitia Houblon à la bonne société. Après une première présentation à la « Baronne Tondut », celle-ci fait la connaissance d'autres notabilités locales par son intermédiaire<sup>35</sup> :

*Lady Rivers, who had preceded the ladies from Lyons, had announced their coming, and now made it her business to introduce them to all the « best people », both of the little coterie of English and now the large and varied society comprising the residents « Nissards » and many other visitors, both of French and Italian nationality*<sup>36</sup>.

- 18 Les lettres de recommandation sont également un moyen efficace pour entrer en contact avec la noblesse locale. Ainsi, au début du xix<sup>e</sup> siècle, Mary Berry (1764-1852) qui fait partie des quelques familles à se rendre à Nice après la signature de la Paix d'Amiens, est munie d'une lettre qui lui a été remise par son amie la duchesse de Devonshire, Georgiana Cavendish. Elle est ainsi présentée à Madame de Sainte-Agathe, hôtesse niçoise :

*The Chevalier de Chateauneuf, to whom the Duchess of Devonshire gave me a note, is not here, but as she likewise gave me the name of his sister, a Madame de Sainte-Agathe, I sent a civil note to her, with the Duchess compliments, which soon brought her to our hotel ; [...] she brought with her a Monsieur Reynardi and her belle-soeur, and two other demoiselles ; in short, nous voici faufilees in any society there is at Nice*<sup>37</sup>.

- 19 Au-delà de la première présentation, les voyageuses doivent entretenir leur nouveau réseau de relations en remplissant leur devoir de visite. Les femmes de la noblesse niçoise se conforment également à cette obligation. La visite s'effectue en général à plusieurs ce qui permet de nouer de nouveaux liens et de participer à un plus grand nombre de cercles mondains. Les visites permettent aussi une connaissance plus intime qui peut dans certains cas s'apparenter à de l'amitié.
- 20 Laetitia Houblon évoque dans ce sens celle de la comtesse de Cessole et de ses trois filles qui lui ont fait l'honneur de chanter et de danser pour elle. Une relation suivie s'instaure entre la voyageuse et les jeunes filles pendant son séjour. Laetitia Houblon invite ainsi « les petites Cessoles » régulièrement à l'accompagner au théâtre<sup>38</sup>.

- 21 L'accès à la bonne société suppose la rencontre avec les notabilités de la ville comme le commandant ou l'intendant général. Parmi les autorités religieuses, l'évêque est reçu et invité par les voyageuses<sup>39</sup>. La haute société mondaine accueille aussi des étrangers en visite issus de la noblesse française, allemande et italienne, ce qui permet d'affirmer le caractère cosmopolite de Nice dès le xviii<sup>e</sup> siècle, même si cette composante s'affirme encore davantage au siècle suivant<sup>40</sup>.
- 22 Les espaces dans lesquels la sociabilité mondaine se développe et s'organise revêtent une importance particulière. Les réceptions ou soirées dans le cadre privé des maisons ouvertes, que nous aborderons plus loin, en constituent le pivot central. Cette sociabilité se prolonge ensuite dans certains lieux publics incontournables de la vie urbaine des élites comme le théâtre.
- 23 Le théâtre fréquenté par les voyageuses est fondé par la comtesse Alli de Maccarani en 1777 dans le quartier de Villeneuve. Il réunit voyageurs distingués, noblesse niçoise et personnalités de la ville<sup>41</sup>. Le jeu des réseaux joue à plein pour obtenir une bonne place au théâtre : grâce aux introductions faites par Lady Penelope Rivers et la comtesse Tonduti de l'Escarène, Laetitia Houblon est invitée à occuper la loge de l'intendant général<sup>42</sup>. Pour Laetitia Houblon, cette marque d'hospitalité revêt une importance plus grande que pour des voyageuses appartenant aux anciennes familles aristocratiques britanniques car elle lui permet d'affirmer sa position sociale. Laetitia Houblon est membre de la gentry anglaise mais sa famille huguenote, réfugiée en Angleterre pour éviter les persécutions religieuses, connaît à partir de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle une ascension sociale après avoir débuté dans le commerce et la finance. Le voyage en Europe permet ainsi d'être traité avec distinction et d'être assimilé aux plus grands. La participation des voyageuses à la vie du théâtre est encouragée comme le témoigne aussi la dédicace de la pièce jouée en 1783, adressée à « l'illustrissima Donna Milady Ryvers »<sup>43</sup>. La venue d'étrangers est souhaitable à l'économie du pays et constitue sans aucun doute un élément déterminant dans la politique locale d'accueil. Un public de voyageuses pour les soirées lyriques contribue au prestige de la ville, démontrant sa capacité à regrouper une société cosmopolite élitaine. L'enjeu de distinction est au centre de la vie du théâtre tant pour les voyageurs que pour la ville.
- 24 Au début du xix<sup>e</sup> siècle, apparaissent de nouveaux lieux de sociabilité qui sont à la mode dans les villes d'eau britanniques mais également à Paris. Il s'agit d'établissements proposant des salles de divertissement et des cabinets de lecture, ouverts à des visiteurs fortunés, déplaçant encore davantage les élites de la sphère domestique vers la sphère semi-privée. La politique de la ville confirme ainsi sa volonté d'attirer de nombreux touristes et son ambition d'égaliser avec les villégiatures les plus prisées en Europe. En 1805-1806, la « Société philharmonique » est créée à Nice afin d'organiser des bals par souscription. En 1838, la société est transformée en *Cercle*, à la manière d'un *club* anglais, comprenant des salles de lectures avec mise à disposition de journaux étrangers dont le *Times* et le *Galignani's Messenger* mais aussi des périodiques français<sup>44</sup>. Des salles de jeux, de bals ou de concerts ainsi qu'un restaurant participent à l'agrément des visiteurs. L'accès au *Cercle* est subordonné à la présentation par un membre mais il revient dans les faits au consul britannique d'intégrer les ressortissants dont il a la charge<sup>45</sup>. En 1839, Benoît Visconti ouvre dans le même esprit que le *Cercle* une librairie proposant à leurs clients des salons de lecture, une salle de conversation et de musique, des expositions de peinture locale et d'objets d'art, une salle de jeu ainsi qu'un salon à l'usage des dames<sup>46</sup>. Nous pouvons constater que même si les réseaux à

l'échelle de l'individu sont relayés par des entités faisant office d'institutions culturelles, la rencontre et les échanges sont toujours recherchés et animés par un esprit cosmopolite qui n'est pas sans lien avec celui de la République des Lettres puisqu'il contribue à une diffusion du savoir dans le cadre d'une société élitaine<sup>47</sup>.

## L'Hospitalité

- 25 Le rôle d'intermédiaires des femmes de l'élite ou même de « facilitatrices »<sup>48</sup> pour reprendre le terme anglo-saxon de *facilitator* se prolonge par un devoir d'hospitalité. Des assemblées, généralement nommées *conversazioni*, ont lieu dans l'espace privé<sup>49</sup>. À tour de rôle, les femmes de la noblesse niçoise et britannique organisent des soirées rassemblant notabilités locales et voyageurs de qualité. Les divertissements proposés sont des jeux de cartes et des bals qui accompagnent ou suivent la conversation. Un souper ou des rafraîchissements sont parfois servis. Étant donné la mobilité des voyageurs que nous avons soulignée, ces réunions sont peu propices à la création de salons permanents, du moins lorsqu'ils naissent de l'initiative des voyageuses présentes uniquement pour la saison. Ces sociétés informelles, créées au gré des arrivées, connaissent un succès qui se mesure à l'aune du talent de l'hôtesse qui entreprend de rassembler des personnalités autour d'elle. Il n'y a pas de hiérarchie entre les soirées organisées qui demeurent informelles : il n'y a pas par exemple comme pour les salons romains, de distinction entre les salons de premier rang, « de *primera sera* » et ceux qui leur sont inférieurs, « de *seconda sera* »<sup>50</sup>. Le modèle des *conversazioni* niçois est proche de celui des *Assemblies* qui se tiennent en Angleterre dans les villes d'eau comme à Bath à tel point que les voyageuses emploient indifféremment la dénomination italienne ou anglaise<sup>51</sup>.
- 26 L'hospitalité niçoise a très certainement été peu étudiée jusqu'alors car de nombreux historiens ont fondé leur analyse des relations entre voyageurs et habitants locaux sur le récit de voyage de Tobias Smollett<sup>52</sup>. Les célèbres lettres niçoises du médecin écossais, *Travels through France and Italy*, publié en 1766 offrent une multitude d'informations utiles sur le comté de Nice et constituent une référence d'autorité autant pour le public du xviii<sup>e</sup> siècle qu'aujourd'hui. L'auteur indique que la noblesse locale se montre particulièrement peu accueillante auprès des étrangers. La haute société locale considérerait les Anglais avec mépris, principalement en raison de leur supériorité économique et de leurs préjugés religieux. Il en donne pour preuve ultime l'exemple du consul anglais qui malgré ses quelque trente-quatre années de résidence à Nice, n'aurait jamais été invité à la table de notables niçois<sup>53</sup> :
- You must not expect that I should describe the tables and the hospitality of our Nissard gentry. Our consul, who is a very honest man, told me, he had lived four and thirty years in this country, without having once eat or drank in any of their houses*<sup>54</sup>.
- 27 Cette assertion mérite deux observations. Tobias Smollett semble tout d'abord faire référence à l'absence de repas plutôt qu'à un défaut d'invitation du consul dans la bonne société niçoise. Il est facile d'établir à la lecture des correspondances ou de journaux de voyage la position centrale du consul britannique à Nice. Le statut dont il bénéficie l'intègre de fait dans les assemblées mondaines de la ville. En revanche, les étrangers en visite à Nice se confrontent à des pratiques différentes dans la manière de recevoir. Il ne faut pas oublier que la noblesse niçoise est relativement pauvre et n'était vraisemblablement pas en mesure d'offrir d'aussi fastueuses réceptions que les voyageurs britanniques fortunés. En second lieu, Isabelle Bour fait apparaître un autre

aspect dans son étude sur la représentation de la sociabilité franco-anglaise dans les guides et récits de voyage au xviii<sup>e</sup> siècle dans laquelle elle cite les propos d'un voyageur britannique nommé Philip Thicknesse qui sont particulièrement éclairants pour notre propre analyse : Philip Thicknesse déclare qu'il se flatte d'avoir été reçu parmi la haute aristocratie en France et qu'il impute aux préjugés de Tobias Smollett sur les Français son incapacité à avoir fréquenté des gens de qualité. Il est intéressant de noter que Tobias Smollett n'a probablement pas obtenu les lettres de recommandation nécessaires pour accéder à la haute société française mais également niçoise. L'interprétation de Philip Thicknesse met bien en lumière l'enjeu de distinction sociale qui caractérise le Grand Tour. L'intégration dans la haute société étrangère est un passage obligé qui valide toute l'entreprise du voyage. Le voyageur de qualité est libre de critiquer ou d'apprécier cette société, l'essentiel étant d'y avoir été présenté. Tobias Smollett en appelle pourtant à la respectabilité du consul pour affirmer qu'en dépit de cela, il n'a pas bénéficié d'un accueil digne de sa réputation, ce qui justifierait en réalité, le fait que lui-même, modeste médecin, ne pouvait donc prétendre à une quelconque invitation.

- 28 Cette critique de Tobias Smollett à l'égard de la noblesse niçoise est absente de tous les écrits des voyageuses qui ont pu être consultés. Ils établissent au contraire l'existence d'une hospitalité constante de celle-ci tant au xviii<sup>e</sup> siècle qu'au xix<sup>e</sup> siècle<sup>55</sup>. Lætitia Houblon (1742-1828) indique qu'elle a été reçue en premier lieu par la comtesse Tonduti de l'Escarène qui tient à jour fixe des *Assemblies* où les jeux de hasard et d'argent vont bon train :

*[...] where all the first people and where we received a thousand of civilities. I shan't be ruined by gaming, for I find they doubled the stake out of compliment to me at my table, and yet we played shilling whist. Most took Miss Betsy for my daughter. She flirted with Signor Grimaldi, the first grandee of this place. Lady Rivers introduces us* <sup>56</sup>.

- 29 Elle poursuit :

*[...] we dined out five days a week. English and Irish are very sociable, and the Nissards shew us a thousand attentions. The assemblies are very pleasant* <sup>57</sup>.

- 30 D'autres hôtes niçoises comme les comtesses de Cessole et Torrini sont également citées par Laetitia Houblon, ce qui montre une hospitalité active des femmes de l'élite niçoise à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle<sup>58</sup>. Au xix<sup>e</sup> siècle, Madame de Sainte-Agathe réunit dans sa demeure des voyageurs distingués pour ses *conversazioni*, rue du Pont Neuf<sup>59</sup>. En 1838, Lady Judith Montefiore (1784-1862) fait état de l'accueil de Madame Avigdor. Cette dernière est l'épouse du célèbre banquier juif niçois, Isaac Samuel Avigdor. Elle possède comme toute personne de la bonne société une loge au théâtre et organise à jour marqué des « soirées »<sup>60</sup>. Il est intéressant de noter que les contacts des voyageuses ont évolué et se sont étendus aux personnalités locales appartenant à la bourgeoisie. La présence d'une communauté juive à Nice accueillant des voyageuses britanniques d'origine juive est également un élément peu souligné du voyage au féminin<sup>61</sup>.

- 31 Les voyageuses britanniques sont elles-mêmes à l'initiative de sociabilités cosmopolites qui ont lieu le plus souvent dans les résidences d'été (« les campagnes ») qui ont été construites dans le nouveau quartier de « Nieubourg » (Newborough). Laetitia Houblon affirme qu'elle invite toutes les personnes à laquelle elle rend visite, ce qui permet de prendre la mesure de l'amplitude de son réseau sur place. Elle indique qu'elle recevra 108 hôtes lors d'une soirée en février 1789<sup>62</sup>. Elle évoque également un bal donné par une compatriote, Lady Landaff, où étaient présents seize couples de danseurs, trois

pièces étant consacrées au jeu tandis que des rafraîchissements sont servis pendant toute la soirée<sup>63</sup>.

32 Pendant l'hiver 1802-1803, Mary Berry (1763-1852), salonnière et écrivain, fait ouvertement part à l'une de ses amies en visite à Paris de sa détermination à réunir auprès d'elle une société à son goût : elle a refusé toutes les invitations britanniques pour s'entourer, une fois par semaine, de ce qu'elle appelle ses « amis niçois » qui sont composés notamment du général Reynardi<sup>64</sup> et de Madame de Sainte-Agathe mais aussi du prince Louis de Liechtenstein. Elle apprécie leurs talents de musicien et partage avec eux des jeux de cartes et un repas. La soirée s'achève parfois par de la danse. Face au succès de ces soirées, des ressortissants britanniques ont prié Mary Berry de se joindre à eux. D'une manière informelle et grâce à son expertise sociale, elle parvient ainsi à transformer un cercle confidentiel en une assemblée diverse faisant intervenir plusieurs réseaux présents à Nice : les représentants de la noblesse niçoise, l'aristocratie royale européenne et les voyageurs britanniques.

33 Trente ans plus tard, la vie mondaine continue à se développer, regroupant de nombreuses nationalités. Lady Elisabeth Fielding, mère du célèbre savant britannique, William Henry Talbot<sup>65</sup>, reçoit pendant les saisons de 1834 à 1836, tous les jeudis en alternant soirées dansantes, concerts musicaux et bals d'enfants. Une société cosmopolite s'y retrouve : dans la noblesse locale, la famille de Cessole, le Marquis de Chateaneuf, le comte de Garin, le chevalier Arson, Madame de Sainte-Agathe, le marquis de Gubernatis pour ne citer que les plus connus. Il y a aussi des personnalités des autorités publiques telles que le gouverneur et le président du Sénat, des diplomates comme les consuls d'Autriche et britannique ou l'ambassadeur d'Espagne et des banquiers comme Isaac Samuel Avigdor. Des membres de la noblesse européenne sont également invités comme le Prince et le Vicomte de Wrede<sup>66</sup>.

34 Le prestige des invités ainsi que le caractère cosmopolite des soirées constituent les éléments déterminants d'une compagnie plaisante.

*Our great card as to agreeableness is a Prince de Wrede, son of a Bavarian General who did good service at the end of the war - he is very agreeable, he travelled much in the East and elsewhere and we have all take a fancy to him* <sup>67</sup>.

35 La présence d'autres voyageurs étrangers apparaît comme la garantie de réunir une société de distinction donnant lieu pour reprendre les termes d'Elaine Chalus à une « fusion annuelle »<sup>68</sup>. L'année suivante, la menace de l'épidémie du choléra éloigne les visiteurs et compromet le renouvellement des différentes colonies, affectant ainsi de manière drastique la vie mondaine à Nice.

*The society here does not promise very agreeable this winter, there are a great many English families, but mostly either saints, like Lord and Lady Mandeville <sup>69</sup> or invalids or obscure people nobody ever heard of - and hardly any French or other foreigners* <sup>70</sup>.

36 Comme dans les salons de l'Ancien Régime à Paris ou dans les conversations mondaines d'autres capitales européennes, les rencontres de Lady Feilding comportent des représentations musicales réalisées soit par des musiciens amateurs ou professionnels<sup>71</sup>. En Angleterre, sa fille, Horatia, joue régulièrement pour les invités de passage à *Lacock Abbey* des duos de harpe avec une ancienne gouvernante de la maison nommée « Amandier »<sup>72</sup>. Cette dernière anime également les soirées par son chant, qu'elle interprète seule ou avec d'autres hôtes. La vie musicale de *Lacock* est transposée à Nice puisque la harpe a suivi ses propriétaires et que la musique créé un lien social manifeste. Au pic de l'épidémie du choléra, la famille Feilding s'installe dans l'arrière-

pays, à Saint Barthélémy, avec des contacts extrêmement réduits. Grâce à la musique, de nouvelles amitiés se nouent avec leurs plus proches voisins qui sont de nationalité russe :

*Since Caro went away we have only seen one night the Russians, they often spend the evening with us, make music and go home at midnight*<sup>73</sup>.

## Le recours à des intermédiaires rémunérés

- 37 Au cours de leur séjour à Nice, les voyageuses ont recours à des services rémunérés. La domesticité constitue une part importante du travail apporté par la clientèle britannique même si celle-ci est généralement accompagnée d'un ou plusieurs serviteurs attachés à leur service au Royaume-Uni<sup>74</sup>. Les voyageuses sont en contact aussi avec le personnel dans les hôtels ainsi qu'avec les commerçants de la ville. Nous ne rentrerons pas dans ces aspects, notre propos étant de montrer que le voyage au féminin se rattache à la tradition du « voyageur éclairé » qui met à profit toutes les opportunités d'apprendre. Cette question est généralement absente dans les études sur les sociabilités féminines à l'étranger, à l'exception des salons parisiens et des *conversazioni* des grandes villes italiennes<sup>75</sup>. Les analyses se concentrent sur les réseaux littéraires féminins européens et ne couvrent pas la diversité des interlocuteurs avec lesquels les voyageuses entrent en contact.

## Les apothicaires et savants

- 38 Les apothicaires ont développé des liens étroits avec la clientèle britannique dès le xviii<sup>e</sup> siècle. La formation de cette profession n'est pas réglementée, ce que souligne Mariana Starke lorsqu'elle évoque le parcours d'un certain Faraudy<sup>76</sup>, qu'elle présente comme un homme d'origine paysanne, qui s'est instruit de manière autodidacte à la médecine puis a entrepris d'apprendre la langue anglaise. Il s'est ensuite proposé comme apothicaire à la communauté de voyageurs britanniques<sup>77</sup>. Les voyageuses ne précisent pas si ce dernier rendait d'autres services à la communauté anglaise. À l'inverse, au xix<sup>e</sup> siècle, intervient un autre apothicaire nommé Antoine Risso (1777-1845). Contrairement à Faraudi, il a été apprenti dans un laboratoire de pharmaciens et s'est donc formé à ce métier. Il entretient des relations avec les étrangers à Nice dans la mesure où il est souvent cité dans les récits de voyage. Par son intermédiaire, Katherine West découvre la pratique religieuse locale : elle indique qu'elle a pu observer la procession de la *Fête-Dieu* depuis les fenêtres de son appartement<sup>78</sup>. Son rôle n'apparaît donc pas limité à des services d'ordre pharmaceutique mais il agit plutôt comme médiateur. Antoine Risso a complété sa formation par des cours de botanique et de chimie puis est devenu un spécialiste en ichtyologie, publiant de nombreux ouvrages savants. Il peut ainsi offrir son expertise scientifique<sup>79</sup>. Lady Elisabeth Feilding (1773-1846), comme de nombreuses voyageuses britanniques, est passionnée de botanique et pratique cette activité à l'étranger afin de connaître de nouvelles espèces et éventuellement rapporter des boutures en Angleterre. Dans sa correspondance avec son fils, William Henry Talbot (1800-1877), lui-même botaniste et herborisant lors de voyages sur le Continent, elle partage ses découvertes. À Nice, elle a l'opportunité d'acquérir des plantes ou des graines qu'elle fait ensuite expertiser et contrôler par Antoine Risso :

*I have spent 40 francs more for some seeds which have been acclimatés at Hyeres - they were brought here by a Man who has lived there 12 years & has a large garden entirely for that, as it is the warmest place in France, & he is employed by the jardin des plantes at Paris on purpose to induce the natives of hot countries to grow & prosper in moderate climates. De toutes les productions d'outre mer, I only took one large parcel chiefly from Algiers & the different côtes de la Méditerranée & qui n'exigent pendant l'hyver [sic] que des serres tempérées ou d'Orangerie. Each small paquet has its botanical etiquette supervised by Risso. The Man himself is well known & they say que je peux me fier à lui<sup>80</sup>.*

- 39 Antoine Risso introduit Lady Feilding à un autre scientifique niçois, Jean-baptiste Vérany (1800-1865), naturaliste, ayant suivi des études supérieures à l'université de Turin<sup>81</sup>. La rencontre de savants n'est cependant pas propre au xix<sup>e</sup> siècle. Laetitia Houblon indique qu'elle a fait la connaissance d'un savant niçois (mais elle ne révèle pas son identité) qui lui a octroyé des lettres de recommandation auprès de ses « confrères » qui lui ont ouvert les portes de grands scientifiques, écrivains et artistes à Milan. Elle entre notamment par ce biais en relation avec l'abbé Amoretti, géographe et naturaliste, qui lui donne à son tour des lettres de recommandation pour être reçue par des savants de l'université de Pavie, dont Alessandro Volta. Ce dernier fait l'honneur aux visiteuses de leur présenter ses découvertes sur des machines anglaises<sup>82</sup>. Le réseau mondain ouvre donc aussi sur la vie intellectuelle.

## Les professeurs particuliers

- 40 Ce commerce est florissant en Angleterre où s'enchaînent dans les bonnes maisons les professeurs *d'accomplishments*. Ces enseignements s'adressent surtout aux jeunes filles avant leur mariage mais ils peuvent aussi être proposés à l'âge adulte. La sphère domestique n'est le seul lieu où se déroulent les leçons, il est fréquent de poursuivre son éducation ou de perfectionner ses talents à Londres ou dans les villes d'eau<sup>83</sup>.
- 41 Nice s'est adaptée à cette demande en mettant à disposition des voyageuses des professeurs particuliers dans les disciplines qu'elles recherchent<sup>84</sup>. Il apparaît que les leçons de langues (français et italien), de botanique, de musique et de dessin ont été dispensées à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle<sup>85</sup>. La maîtrise du français relève de la bonne éducation et constitue une marque de distinction héritée de la tradition du Grand Tour où le jeune fils de famille devait séjourner longuement en France avant d'atteindre un niveau suffisant en français afin d'être introduit dans les cours européennes<sup>86</sup>. La botanique est une occupation féminine à la mode, développée par la reine Charlotte (1744-1818) et certaines dames de la cour comme Mary Delany. Au xix<sup>e</sup>, la botanique est élevée au rang des *accomplishments* les plus élégants<sup>87</sup>. L'enseignement des arts n'est ici guère surprenant et correspond comme nous l'avons indiqué aux compétences de toute femme de qualité. Il y a très probablement eu d'autres offres possibles surtout si nous nous référons au guide de William Farr paru en 1841 recensant des professeurs de langue (français et italien), de musique, de dessin et de danse. Il indique que des leçons en histoire, en géographie et en langues mortes sont également disponibles<sup>88</sup>. La palette de compétences proposée est significative dans la mesure où nous retrouvons les disciplines traditionnellement pratiquées par les femmes de l'élite mais également d'autres sujets réputés plus érudits. Le guide de William Farr montre que cet engouement des voyageuses pour les cours particuliers est encore d'actualité dans une période historique où la culture du Grand Tour est moins prégnante. Toutefois, les

enjeux de distinction demeurent ainsi que les exigences liées à l'éducation des femmes en vue du mariage.

- 42 Au-delà des contacts avec des professeurs, les voyageuses sont en relation à Nice avec d'autres intermédiaires qui participent de la vie intellectuelle et culturelle de leur séjour. Lady Elizabeth Webster (1771-1845) se fait livrer par exemple alors qu'elle est en entretien avec l'évêque, une machine électrique et elle mentionne qu'elle possède un télescope<sup>89</sup>. De plus amples recherches pourraient mettre en évidence l'accès des voyageuses au commerce des instruments scientifiques.

## Une sociabilité britannique

- 43 Les relations privilégiées que les voyageuses entretiennent avec la société locale n'excluent pas une vie dynamique au sein de la colonie britannique où les femmes jouent de nouveau un rôle d'hôtesse et d'intermédiaire. Certaines voyageuses britanniques dont Lady Olivia Sparrow (vers 1775-1863) ont également été actives dans le domaine religieux afin de doter la communauté britannique d'un lieu de culte public mais nous n'aborderons pas ce point car il a fait déjà fait l'objet d'études<sup>90</sup>. La sociabilité britannique se développe parallèlement aux cercles mondains cosmopolites. Elle correspond dans une certaine mesure à la transposition des modèles et des institutions de la vie sociale britannique. Le jeu des lettres de recommandation et des visites constitue le socle des relations interpersonnelles dans la colonie de la même manière qu'il a opéré pour l'introduction des voyageurs dans la haute société locale.

## Les cercles de sociabilité restreints

- 44 Rosemary Sweet relève le rôle des femmes au sein de la communauté britannique, en indiquant qu'elles sont à même de reproduire certaines formes de sociabilité de la capitale londonienne (notamment une société mixte) et de proposer à l'étranger un cadre familial<sup>91</sup>. À Nice, il est habituel que les voyageuses les plus âgées préfèrent rester dans un entre-soi plus confidentiel. Lady Penelope Rivers (vers 1724-1795), qui comme nous l'avons vu joue le rôle d'intermédiaire auprès des notabilités locales mais accueille et rassemble également autour d'elle une société britannique. Elle reçoit ses amies dans sa villa niçoise, ce que relate Lady Margaret Spencer dans ses lettres à son amie, Caroline Howe<sup>92</sup>. Lady Margaret Spencer, elle-même, reçoit tous les soirs à partir de sept heures jusqu'à dix heures autour d'une table de jeu<sup>93</sup>. Au xix<sup>e</sup> siècle, Madame Mary Way (??-??) énumère les différentes formes de sociabilités auxquelles sa famille peut participer mais elle préfère se contenter de dîners en petit comité :

*We have frequently small Gentleman dinner-parties, which are very pleasant but decline all evening visiting (« soirées ») which is the general intercourse with balls, cards... those at the Governement House are most gay : we have been invited frequently and all have been except me<sup>94</sup>.*

- 45 Il est intéressant de noter qu'au début du xix<sup>e</sup> siècle, Mary Berry (1763-1852) fait mention dans son journal de Britanniques se retrouvant pour des dîners entre compatriotes selon des horaires anglais. Il est fort probable que les soirées chez Lady Penelope Rivers, Lady Margaret Spencer et Madame Way aient correspondu à des critères purement britanniques, ce qui ne vient pas cependant contredire leur participation à des cercles cosmopolites. Lady Margaret Spencer évoque dans l'une de

ses lettres une soirée passée chez Lady Penelope Rivers où cette dernière a fait lire à ses invités la dernière lettre qu'elle a reçue de Milan, de la main de l'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche<sup>95</sup>. Il apparaît que même dans les cercles britanniques, les liens avec la haute société et les familles royales d'Europe soient au cœur des échanges.

- 46 Pour les voyageuses plus jeunes, le choix de limiter son réseau de relations est parfois motivé par des circonstances personnelles particulières : Lady Elizabeth Webster (1771-1845) effectue un voyage en Europe avec son époux, Sir Godfrey Webster (1748-1800), de vingt ans son aîné et qui se révèle d'un caractère difficile. Ce dernier consent néanmoins à satisfaire le désir de voyage de son épouse mais il décide de rentrer seul en Angleterre lorsque le couple se trouve à Nice. Lady Elizabeth Webster adopte alors une conduite prudente afin d'éviter tout scandale qui entraînerait son retour définitif et pourrait l'exposer à une procédure de divorce. Elle s'entoure de femmes plus âgées (Lady Penelope Rivers et la duchesse d'Ancaster) ainsi que d'hommes mariés ou de confiance :

*I was left alone at twenty years old in a foreign country without a relation or any real friend [...]. The English society was too numerous to be pleasant. I lived with a few only -Dss. of Ancaster, Ly. Rivers, Messrs. Ellis, Wallace, Cowper, etc. [...] I lived with great discretion, even to prudery. I never admitted any male visitors (except to numerous dinners) either in the morning or evening, with the exception of only of two- Dr. Drew, and a grave married man, a Mr. Cowper<sup>96</sup>.*

- 47 Quelques années plus tôt, Lady Elizabeth Foster (1759-1824), dont la conduite irréprochable est subordonnée nous l'avons vu à l'octroi d'une augmentation de la pension paternelle mais surtout à un éventuel changement de position de son époux à l'égard de la garde de ses enfants qu'elle a perdue en quittant le domicile conjugal, applique la même stratégie de prudence en ne fréquentant qu'un cercle restreint de compatriotes et se place sous la protection de Lady Penelope Rivers<sup>97</sup>. Une autre catégorie de voyageuses privilégie des rencontres plus confidentielles en raison de leur état de santé qui ne leur permet pas de participer aux soirées mondaines. Le mobile médical est souvent la justification du voyage vers les climats chauds mais le degré de gravité des affections dont souffrent les voyageuses est très variable. Dans les cas les plus dramatiques, généralement des phtisiques, le confinement est fréquent. Les femmes de la colonie satisfont alors à leur devoir de visite.

## Les visites

- 48 Comme les voyageuses britanniques exportent dans une certaine mesure leur façon de vivre à l'étranger, il n'est pas surprenant que le rituel des visites qui ponctue la vie de la haute société au Royaume-Uni prenne toute sa place à Nice<sup>98</sup>. Comme l'octroi de lettres de recommandation est relativement facile à obtenir, le rythme des visites est très soutenu. D'une saison à l'autre, le renouvellement de la colonie peut conduire les voyageuses à effectuer de nouvelles visites afin d'être intégrées à la société nouvellement formée<sup>99</sup>. Lady Margaret Spencer en vient même à redouter la destination de Nice où les Anglais constituent une forte communauté et à préférer d'autres villégiatures plus calmes :

*I shall get into humour with Nice soon I trust but at present I do not think it to be compared to Hières [sic], it is much crowded with company who are playing at visiting all day long<sup>100</sup>.*

- 49 La visite tend à satisfaire deux objectifs : le premier est social, comme étant le préambule nécessaire pour participer à la vie mondaine locale et y être reconnu comme

membre « légitime »<sup>101</sup>. Le second correspond au devoir de charité et d'assistance que toute femme de la haute société se doit de respecter à l'égard de son entourage ou des personnes placées sous sa protection.

- 50 Claire Clairmont (1798-1879), présente à Nice en 1830, met bien en valeur cette double obligation dans une lettre adressée à sa belle-sœur Mary Shelley. Toute personne réputée appartenir à la bonne société se doit de recevoir toute autre personne également reconnue comme faisant partie de cette même société, quel que soit son état de santé, puisqu'à Nice, tout le monde est malade ou a été malade, et cela ne saurait constituer une excuse valable pour refuser de se soumettre à cette formalité et ainsi manquer à l'obligation d'assistance à autrui que comporte ce type de visite :

*Since I have been at Nice I have had to change lodgings four times ; beside this, we were a long time without a maid, and received and paid innumerable visits. My whole day was spent in shifting my character. In the morning I arose as a waiting-maid and, having attended to the toilette of Nathalie, sank into a house-maid, a laundry-maid, and, after noon, I fear me, a cook, having to look to the cleaning of the rooms, the getting up of linen, and the preparation of various pottages fit for the patient near me. At mid-day I turned into a governess, gave my lessons, and at four or five four became a fine lady for the rest of the day and paid visits or received them, for at Nice it is the custom, so soon a stranger arrives, that everybody comme il faut in the place comes to call upon you ; nor can you shut your doors against them even if you were dying, for as Nice is the resort of the sick and as everybody either is sick or has been sick, nursing has become the common business. So we went on day after day. We had dejeuners dansants, soirées dansantes (dîners dansants are considered as de trop by order of the physicians), bals parés, théâtres, opéras, grands dîners, petits soupers, concerts, visites du matin, promenades à âne, parties de campagne, réunions littéraires, grands cercles, promenades en bateau, coteries choisies [...]*<sup>102</sup>.

- 51 Nous pouvons constater que les visites ont lieu le soir à partir de quatre ou cinq heures mais elles peuvent prendre place le matin si nous nous référons aux lettres de Madame Mary Way quelques années plus tôt ou au journal de Lady Elizabeth Webster à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. Nous retrouvons également la visite comme moyen d'intégrer la bonne société alors même qu'il n'est pas certain que toute personne « comme il faut » réponde en réalité aux critères requis. Claire Clairmont, elle-même, n'est pas admise dans toutes les sociétés en Europe car étant donné ses liens familiaux avec le libre penseur William Godwin et son ancienne association avec Lord Byron, son acceptation au sein de la colonie anglaise ne va pas de soi.
- 52 Lorsqu'elle est gouvernante à Moscou, elle supplie une amie, Jane Williams, de contacter pour elle leur ami commun, Edward John Trewlawny, afin qu'il obtienne des lettres de recommandation à son profit auprès de ses connaissances féminines distinguées. Elle souhaite quitter Moscou où les portes de la meilleure compagnie lui sont restées fermées pour s'installer à Saint Pétersbourg, ville qu'elle considère plus « cosmopolite »<sup>103</sup>. Elle précise qu'une lettre de recommandation et non d'introduction est nécessaire pour se présenter à l'ambassadeur britannique et à son épouse. Elle indique qu'il est impératif qu'elle jouisse de la protection de personnes de qualité garantissant sa connaissance des codes de civilité afin de ne pas être assimilée à une « aventurière » de basse condition s'immisçant dans la haute société mais qui en serait ensuite immédiatement rejetée à la première vue<sup>104</sup>. Toutefois, sa situation est différente à Nice si l'on se réfère à la liste exhaustive des activités sociales auxquelles elle participe. Cette énumération permet d'une part de constater qu'elle jouit d'une vie sociale riche et variée, que l'on peut supposer en partie cosmopolite et en partie

« britannique ». Les lieux publics de divertissement (théâtre et chemins de promenade) sont par définition cosmopolites et fréquentés par la noblesse niçoise tandis que les invitations dans la sphère privée ou les excursions dans l'arrière-pays se font, suivant les cas, entre compatriotes ou avec d'autres étrangers et/ou des amis niçois<sup>105</sup>. D'autre part, sa participation à des sociétés informelles ou plus « institutionnalisées » démontre que les « mécanismes de cooptation » ont bien fonctionné. Peut-on en conclure que Nice bénéficie d'une haute société plus accueillante qu'à Moscou ou qu'on y obtient plus facilement des lettres de recommandation ? La question reste ouverte puisque nous ne pouvons déduire d'un seul témoignage la réalité de l'intégration des voyageuses britanniques dans la société moscovite mais il est certain que la villégiature cosmopolite de Nice s'est construite depuis le xviii<sup>e</sup> siècle autour d'intermédiaires féminins qui ont contribué à son dynamisme<sup>106</sup>.

## Conclusion

- 53 Les femmes de l'élite britannique et niçoise jouent un rôle central dans la formation de cercles cosmopolites. Ces « rendez-vous » des élites européennes, partageant un idéal de civilité commun, semble justifier une reconnaissance réciproque. La médiation des femmes ne signifie cependant pas qu'elles sont les seules à favoriser les échanges. Au xix<sup>e</sup> siècle, il existe à Nice des salons animés par des nobles niçois dont celui de Hilarion Spitalieri de Cessole ou de voyageurs étrangers comme le comte Andriani cité par Lady Margaret Blessington<sup>107</sup>. Bien que sociabilité et cosmopolitisme soient inextricablement liés, il n'est pas certain non plus que le cosmopolitisme du Grand Tour puisse se résumer à la définition du dictionnaire de l'Académie française de 1798 qui qualifie de cosmopolite : « celui qui n'a point de patrie, citoyen du monde » qui reflète les ambitions du projet cosmopolite des lumières. Les voyageuses en acceptant de dépasser des limites géographiques mais aussi symboliques dans le fait de quitter d'abord son foyer puis de traverser la mer, se considèrent dans une certaine mesure comme des citoyennes du monde mais elles expriment parallèlement dans leurs écrits, faits et gestes l'émergence d'un sentiment patriotique<sup>108</sup>. L'ouverture ou bien le repli sur sa propre culture est en réalité mesurable à l'échelle de l'individu : même si les *egodocuments* liés au voyage sont marqués par la prise de conscience d'une supériorité économique qu'atteste l'Empire britannique et qu'il est de bon ton de reproduire certains préjugés, l'expérience personnelle met en lumière des attitudes plus contrastées.
- 54 La pratique du voyage au féminin est fondée en grande partie sur des enjeux de distinction intrinsèques au modèle du *Grand Tour* dont elle est issue. Le système des lettres de recommandation revêt une importance incontestable, gouvernant l'accès à toute société élitaires. Le rôle de représentation des femmes est encouragé et recherché. Dans une large mesure, les voyageuses se conforment aux rôles qui leur sont assignés dans leur pays d'origine. Toutefois, les voyageuses ont des ambitions intellectuelles portées par des femmes écrivains ou inspirées par les salonnières françaises ou italiennes ou bien encore par certaines femmes savantes en Europe. Même si Nice ne regorge pas autant de personnalités illustres que les grandes villes italiennes comme Florence et à Rome, une aspiration à s'affirmer dans le domaine littéraire, artistique ou scientifique affleure. De multiples rencontres et espaces s'offrent aux voyageuses comme autant d'expériences à mobiliser et de savoirs à saisir.

## NOTES

1. Agnès Berry, *England and France. A Comparative View of the Social Conditions of Both countries*, vol. 2, Londres, Richard Bentley, 1834 (première édition 1828), p. 10-11. « Parmi les nombreux maux affectant l'Angleterre du fait de l'état désastreux dans lequel la Révolution française a placé l'Europe, on doit souligner son effet sur la formation de la jeunesse, qui se trouve ainsi privée de tous moyens de découvrir d'autres modes de vie ou de participer à quelque autre société que celles que leur offre leur propre pays. Si le voyage sur le Continent ne peut pallier une éducation que l'on aurait négligée, il peut en revanche se révéler particulièrement nécessaire pour les habitants d'une île, en ce qu'il permet d'élargir l'esprit humain ».
2. Brian Dolan, *Ladies on the Grand Tour*, Londres, Harper and Collins, 2001.
3. Daniel Féliciangeli, « Le développement de Nice au xviii<sup>e</sup> siècle », *Annales de la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Nice*, n° 19, 1973, p. 59-60.
4. Tobias Smollet, *Travels through France and Italy*, Londres, Baldwin, 1763 ; Aubin-Louis Millin, *Voyage dans les départements du midi et de la France*, 1807.
5. Alain Bottaro, « La présence britannique à Nice sous l'Ancien Régime », *Recherches régionales des Alpes-Maritimes et des contrées limitrophes* [en ligne], vol. 197, janvier-mars 2011, [www.departement06.fr/./recherches-regionales-2011-2952.html](http://www.departement06.fr/./recherches-regionales-2011-2952.html).
6. *Ibid.*
7. John Pemble, *The Mediterranean Passion: Victorians and Edwardians in the South*, Oxford, Clarendon Press, 1987.
8. Elaine Chalus, « Cette fusion annuelle : Cosmopolitanism and Identity in Nice, c. 1815-1860 », *The Urban History Journal*, vol. 41, n° 4, novembre 2014, p. 606-626. Nous reprendrons le terme « cosmopolite » dans cette étude même s'il renvoie souvent à des réalités différentes qu'il convient de préciser. Le Dictionnaire de l'Académie française de 1798 définit le terme « cosmopolite » comme : « citoyen du monde. Il se dit de celui qui n'adopte point de patrie. Un cosmopolite regarde l'univers comme sa patrie ». Nous retrouvons la même définition dans le dictionnaire anglais, *A Dictionary of the English Language* (1792) : « A citizen of the World ; one who is at home in every place ». Même si l'univers n'équivaut pas tout à fait au foyer domestique, néanmoins, l'idée d'absence de frontières et le défaut de patrie sont manifestes dans les deux langues. Dans notre acceptation du terme, « cosmopolite » suppose non pas uniquement la juxtaposition de plusieurs nationalités mais également le partage de codes sociaux et de pratiques communes qui dépassent les frontières des différents territoires au sein d'une société européenne élitaires.
9. Notre étude porte principalement sur des récits de voyage et correspondances se situant entre 1783 et 1839 : Lettres de Lady Bristol à Lady Elizabeth Foster, *The Two Duchesses*, Vere Foster (éd.), Londres, Blackie and Son Limited, 1898 ; Laetitia Houblon, *The Houblon Family, its Story and Times*, éd. Alice Frances Houblon, vol. 2, Londres, Archibald et Co., 1907 (voyage à Nice en 1787, 1788 et 1789) ; Lady Margaret Spencer, lettres manuscrites à Caroline Howe, British Library, Add MS 75640 (voyage à Nice en 1792) ; Lady Elizabeth Webster (Holland), *Journal of Lady Holland*, Earl of Ilchester (éd.), Londres, Longsmans, Green and Co., 1908 (voyage à Nice en 1792) ; Mariana Starke, *Letters from Italy in the Years 1792 to 1798, containing a view on the late revolutions in that country*, vol. 1 (voyage à Nice en 1792) ; Mary Berry, *Extracts of the Journals and Correspondence of Miss Berry*, vol. 2, Lady Theresa Lewis (éd.), Londres, Longsmans and Co., 1865 (voyage à Nice en 1802-1803), Katherine West, *Journal of Travels from London through France, 1817-1818*, British Library, Add MS 52498 (voyage à Nice en 1817-1818) ; Mary Way, *The Ways of Yesterday : being the Chronicles of the Way Family 1307-1885*, Londres, Thornton Butterworth, 1930 (voyage à Nice en 1822) ; Lady Margaret Blessington, *The Idler in Italy*, vol. 1, Londres, Henry Colburn, 1839 (voyage à Nice en

1823) ; Lettres de Claire Clairmont dans Thomas Marshall, *Life and letters of Mary Wollstonecraft Shelley*, vol. 2, New York, Haskell House Publishers (voyage à Nice en 1830) ; Lady Elisabeth Feilding, lettres à William Henry Talbot, British Library, Add MS 88942/2/191 (voyage à Nice de 1834-36) ; Lady Judith Montefiore, *Notes from a Private Journal of a Visit to Egypt and Palestine by way of Italy and the Mediterranean*, Londres, Joseph Rickerby, 1844 (voyage à Nice en 1839).

10. Nous employons le terme de « colonie » car il est utilisé par les voyageuses ; selon le Dictionnaire de l'Académie française de 1798, la colonie se dit « du nombre de personnes de l'un ou l'autre sexe, que l'on envoie d'un pays pour en habiter un autre. Se dit aussi des lieux où l'on envoie des habitants ».

11. Si l'on se réfère aux extraits de correspondance de la voyageuse anglaise, Laetitia Houblon, cette dernière mentionne dès le xviii<sup>e</sup> siècle la participation de membres étrangers (des Français, des Italiens et des Allemands) dans les soirées mondaines à Nice ; Laetitia Houblon, *The Houblon Family*, *op. cit.*, p. 188-189.

12. Daniel Féliciangeli, « Le développement de Nice au xviii<sup>e</sup> siècle », *art. cit.*, p. 66.

13. Il s'agit de la villa Furtado-Heine sur la *Promenade des Anglais*. Lord Duncannon dans une lettre du 27 février 1792 adressée à son père, Lord Bessborough, évoque l'existence de cette maison ainsi qu'une autre que Lady Penelope Rivers possédait à Lyon avant la Révolution française ainsi que le nombre de saisons que cette dernière a passées à Nice : « *Lady Rivers dined with us today and enquired much after you. She looks very well. She told us she was 67. She has built a very good house here and passed 13 winters here ; she has a house near Lyons, but has not been at it since the Revolution* » [Lady Rivers a dîné avec nous ce soir et elle s'est enquis de vos nouvelles. Elle nous a confié qu'elle avait 67 ans. Elle a fait construire une très belle maison ici et déjà passé 13 hivers ici ; elle a aussi une maison près de Lyon mais elle n'y est pas retournée depuis la Révolution]. A. Aspinall et Earl of Bessborough, *Lady Bessborough and her family circle*, John Murray, 1940, p. 69.

14. Alain Bottaro, « La présence britannique à Nice sous l'Ancien Régime », *art. cit.*, p. 12.

15. Lady Margaret Blessington, *The Idler in Italy*, *op. cit.*, p. 330-357.

16. Les familles de la haute aristocratie britannique sont au contraire le plus souvent rattachées au culte anglican le plus conservateur (« High Church »), se situant à l'opposé de la doctrine de la Société religieuse des Amis qui prônent l'absence de hiérarchie ecclésiale et la pratique personnelle, ce qui montre in fine une cohabitation religieuse des différents mouvements protestants au sein de la colonie britannique ; Katherine West, *Journal of Travels from London through France*, *op. cit.*, BL Add MS 52498.

17. Le terme de *Politeness* est couramment utilisé au xviii<sup>e</sup> siècle pour caractériser un idéal de comportement ainsi que le respect de codes de civilité qui s'appliquent à tous les domaines de la culture britannique et plus particulièrement dans les interactions entre individus et dans les relations aux choses. Il ne se rattache pas exclusivement aux élites mais est accessible à des groupes sociaux plus larges se rejoignant autour de pratiques et de codes communs. Au xix<sup>e</sup> siècle, cette norme est en déclin même si les cercles cosmopolites reprennent la plupart des pratiques de la haute société du siècle précédent ainsi que les contours sociaux lâches de la *Polite Society*. Pour le xviii<sup>e</sup> siècle, Lawrence Klein, « Politeness and the Interpretation of the British Eighteenth Century », *Historical Journal*, vol. 45, n° 4, décembre 2002, p. 869-898 et pour le xix<sup>e</sup> siècle, Maurice Quinlan, *Victorian Prelude : a history of English manners, 1700-1830*, Londres, 1965.

18. Les *accomplishments* correspondent à l'étude de la musique, de la danse, du dessin ainsi qu'à certaines activités manuelles.

19. L'écrivain et voyageuse, Hester Thrale Piozzi, dénonce les *accomplishments* qui s'apparentent selon elle à un savoir purement « décoratif » (*ornamental knowledge*) à des fins de représentation ; Marianna d'Ezio, « Literary and Cultural Intersection between British and Italian Women Writers and Salonnières during the Eighteenth-Century », dans Hilary Brown et Gillian Dow (dir.), *Readers, Writers, Salonnières. Female Networks in Europe, 1700-1900*, Bern, Peter Lang, 2011, p. 11 ; Mary Wollstonecraft, « Thoughts on the education of Daughters : with reflections on female

conduct in the more important duty of life » (1787), dans Janet Todd et Jane Butler, *The Works of Mary Wollstonecraft*, vol. 4, Londres, W. Pickering, 1989, p. 6-49 ; *A Vindication of the Rights of Women*, Londres, 1792.

20. Sylvia Myers, *The Bluestocking Circle : Women, Friendship and the life of the mind in Eighteenth-Century England*, Oxford, Clarendon Press, 1990.

21. La lecture peut être collective (à voix haute) ou individuelle. Dans ce cas, elle est commentée ensuite dans la correspondance. Lecture et conversation, orale ou écrite, sont indissociablement liées.

22. Ellis Cornelia Knight, *An Autobiography of Mrs Cornelia Knight, Lady Companion to the Princess Charlotte of Wales. Extracts from her journals and anedocte books*, vol. 1, Londres, Leadenhall Street, 1861, p. 8-12.

23. Lewis Melville, *The Berry Papers*, Londres, The Bodley Head, 1914, p. 19.

24. C'est le cas de Lady Elizabeth Webster (1771-1845) et de Mary Berry (1763-1852).

25. Il convient de préciser que les femmes de l'élite sont toujours accompagnées par quelques serviteurs mais elles ne sont pas toujours suivies par les membres de leur famille.

26. Lady Charlotte Campbell Bury, *Diary Illustrative of the Times of George the Fourth*, vol. 2, New York, John Lane, 1908, p. 123-188.

27. Journal de Katherine West, BL Add MS 52498.

28. Lettre de Lady Bristol en date du 13 mars 1783, Vere Foster (éd.), *The Two Duchesses, Georgiana, Duchess of Devonshire, Elizabeth, Duchess of Devonshire : Family correspondence of and relating to Georgiana, Duchess of Devonshire and Elizabeth, Duchess of Devonshire, 1777-1859*, Londres, Blackie and Son Limited, 1895, p. 95.

29. Lettres de Claire Clairmont à Mary Shelley dans Thomas Marshall, *Life and letters of Mary Wollstonecraft Shelley*, vol. 2, New York, Hashell House Publishers, p. 234-235.

30. Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour : the British in Italy c.1690-1820*, Cambridge, Cambridge University, p. 27-62. Le fréquent recours à des correspondances, sources de première main, tranchent avec certains récits de voyages masculins plus érudits.

31. Katherine Turner, *British Travellers in Europe : 1750-1880 : Authorship, Gender and National Identity*, Ahsgate, vol. 10, 2001, p. 25-38 ; 55-85.

32. Lady Mary Wortley Montagu (1689-1762) accompagne son époux en Turquie, nommé ambassadeur à Constantinople, séjour durant lequel elle entretient une correspondance suivie avec des proches en Angleterre. Elle a l'intention d'utiliser les copies de ses lettres afin d'écrire une relation de voyage. Conformément aux termes de son testament, son œuvre est publiée post-mortem en 1763. Son récit connaît un vif succès notamment auprès du lectorat féminin car le style de l'auteur y est jugé remarquable. Le contenu est inédit puisqu'elle décrit la vie d'un harem de l'intérieur. Mary Wortley Montagu, *The Turkish Embassy Letters*, Londres, 1763. Les lettres de la marquise de Sévigné sont lues par les voyageuses et citées dans leurs écrits comme un exemple à suivre.

33. Susan Pickford, « The page as private/public space in Starke's travel writings on Italy », dans Julia Kuehn et Paul Smethurst (dir.), *Travel Writing, Form and Empire : the Politics of Mobility*, Abingdon, Routledge, 2008, p. 64-79.

34. Lady Margaret Blessington, *The Idler in Italy*, vol. 1, *op. cit.*

35. Laetitia Houblon, *The Houblon Family*, *op. cit.*, p. 188 et 190. En raison des variations orthographiques du patronyme et du titre de noblesse qui ne semble pas correspondre aux familles niçoises existantes, il n'est pas aisé de déterminer avec certitude l'identité de cette personne. Il s'agit très probablement de la comtesse Tonduti de l'Escarène, Marie-Thérèse Caissotti de Roubion épouse de Joseph André Tonduti de l'Escarène. Nous avons trace de précédents contacts entre une « barrona Tonda » et des voyageurs britanniques dès 1757 ; elle désigne en toute vraisemblance la première épouse du comte, Angèle Germano. Le comte de Bristol, John Augustus Hervey, capitaine de marine en Méditerranée, indique dans son journal

que lors d'une escale à Nice il s'est rendu à l'Opéra en sa compagnie. John Hervey, *Augustus Hervey's Journal*, Londres, Clatham Publishing, 2002, p. 250.

36. « Lady Rivers, qui avait quitté Lyon avant ses amies, avait annoncé leur venue prochaine à Nice et s'était fait fort de les introduire à la meilleure société, composée de la petite coterie anglaise mais aussi d'un groupe beaucoup plus vaste comprenant les Niçois ainsi que de nombreux étrangers, français et italiens ».

37. Mary Berry, *Extracts of the Journals and Correspondence of Miss Berry*, op. cit., p. 226. « Comme le Chevalier de Chateauneuf auquel je devais me recommander par un billet de la duchesse de Devonshire était absent et que cette dernière m'avait également indiqué le nom de la sœur du Chevalier, Madame de Sainte Agathe, je décidai de lui envoyer une missive courtoise avec les salutations de la duchesse, ce qui eut pour effet de nous honorer de sa visite à notre hôtel peu de temps après [...]. Elle était accompagnée par un monsieur Reynardi et sa belle-sœur ainsi que deux autres demoiselles ; en bref, nous voilà maintenant introduites dans tout le beau monde à Nice ! ».

38. Laetitia Houblon, *The Houblon Family*, op. cit., p. 195.

39. *Ibid.*, p. 191 et Lettre de Lady Elizabeth Webster (Holland) à Maria Josepha en date du 11 février 1792 dans Jane Adeane, *The Girlhood of Maria Josepha Holroyd*, Longsmans, Green and Co., 1897, p. 128-129.

40. Laetitia Houblon, *The Houblon Family*, op. cit., p. 198 et 220. La voyageuse fait la connaissance du baron allemand von Feilitzch qui devient son époux quelques années plus tard ainsi que de la voyageuse française, la duchesse de Brissac et de la célèbre salonnière italienne, la comtesse Piccolomini.

41. André Compan, *Histoire de Nice et de son comté*, Nice, Serre, 1989, p. 177. Daniel Féliciangeli indique que le premier théâtre permanent à Nice date de 1750 ; Daniel Féliciangeli, « Le Théâtre à Nice au xviii<sup>e</sup> siècle », <https://www.departement06.fr/documents/Import/decouvrir-les.../rr70-1979-02.pdf>.

42. Laetitia Houblon, *The Houblon Family*, op. cit., p. 201.

43. *Ibid.*

44. Edouard Beri, « Le Philharmonique : la vie d'un cercle pendant un siècle », *Nice Historique*, 1927, p. 43-49 ; Elaine Chalus, « Cette fusion annuelle... », art. cit., p. 17. André Compan fait mention d'un cercle ou d'un casino dès 1777 où des jeux sont autorisés et où l'on peut lire des journaux étrangers (anglais, français, hollandais et allemands), André Compan, *Histoire de Nice et de son comté*, op. cit. Toutefois, il n'est pas clair si cette institution fut plutôt à l'état de projet ou si elle a réellement fonctionné, il semble qu'il n'y ait pas d'archives permettant de trancher la question. Daniel Féliciangeli, « Le théâtre de Nice au xviii<sup>e</sup> siècle », art. cit.

45. William Farr, *A Medical Guide containing every information necessary to the Invalid and the Resident Stranger*, Londres, John Churchill, 1841, p. 113-114. L'inscription au Cercle est de dix francs pour un mois, de vingt-cinq francs pour trois mois et cinquante francs pour six mois. L'admission au cercle sur présentation d'un membre et les tarifs relativement élevés démontrent bien le caractère élitaire du lieu.

46. Jean-Paul Potron, « La librairie Visconti », *Nice Historique*, 1997, p. 122-135.

47. Certains auteurs considèrent que la République des Lettres demeure à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle (Dena Goodman, *The Republic of Letters : A Cultural History of the French Enlightenment*, New York, Cornell University Press, 1994 et Steven Kale, *French Salons : High Society and Political Sociability from the Old Regime to the revolution of 1848*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2004). Eve-Marie Lampron estime qu'au début du xix<sup>e</sup> siècle, il paraît difficile de parler de République des Lettres, notamment en raison des bouleversements politiques et de la modifications des structures de sociabilité, néanmoins ce modèle a d'une part donné l'accès des femmes au monde littéraire européen et, d'autre part, a déterminé leur mode d'interaction dans les échanges. Eve-Marie Lampron, « From Venice to Paris : Fame, Gender and National Sensibilities in Late

Eighteenth-and Nineteenth-Century Female Literary Networks », dans Hilary Brown et Gillian Dow, *Readers, Writers, Salonnières...*, *op. cit.*, p. 33. De même, nous pensons que pour les voyageuses de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle et du début du xix<sup>e</sup> siècle, la culture savante du voyage des Lumières favorisant la rencontre avec autrui dans un rapport de connaissance est toujours prégnante même si le romantisme y apporte certaines modulations et adaptations.

48. Didier Masseur emploie le terme « d'introductrice » lorsqu'il évoque le rôle d'intermédiaire des voyageuses britanniques à Paris ; Didier Masseur, « Les enjeux franco-anglais de la distinction : le cas d'Horace Walpole », dans Kathryn Ready et Thierry Belleguic (éd.), *L'art de l'échange : modèles, formes et pratiques de la sociabilité entre la France et la Grande-Bretagne au xviii<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hermann, 2015, p. 119-134.

49. La composante « semi-publique » des salons, assemblées et *conversazioni* est bien-entendu implicite même si physiquement la rencontre a lieu dans l'espace domestique. Les travaux d'Antoine Lilti sur les salons parisiens mettent bien en lumière le fait que la notion d'hospitalité « brouille la distinction espace privé / espace public, puisque l'on ne saurait assigner ces pratiques de sociabilité ni à une sphère de l'intime, du privé et du particulier, ni à un lieu public ». Antoine Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au xviii<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 89.

50. Mirabelle Madignier, « *Conversazioni*, salons et sociabilités intellectuelles informelles à Rome et à Florence », dans Jean Boutier, Brigitte Main et Antonella Romano, *Naples, Rome et Florence : une histoire comparée des milieux intellectuels italiens, xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles*, Rome, École française de Rome, 2013, p. 575-598.

51. En Italie, les *Conversazioni* correspondent à différentes formes de sociabilité : dans les cercles incluant des femmes voyageuses, les cercles sont mondains et proposent les mêmes activités de jeu et de conversation. Ils sont souvent à l'initiative de femmes italiennes lettrées dans les grandes villes. À Rome, les femmes voyageuses n'ont pas accès à tous les salons, notamment ceux de la Curie. Les femmes italiennes de l'aristocratie et de la bourgeoisie réunissent des salons ouverts à une société mixte comprenant cardinaux, nobles, artistes et voyageurs. Les salons aristocratiques sont mondains tandis que les bourgeois poursuivent des fins intellectuelles ; Mirabelle Madignier, « *Conversazioni*, salons et sociabilités informelles à Rome et à Florence », art. cit. ; Marianna D'Ezio, « Sociability and Cosmopolitanism in Eighteenth-Century Venice : European Travellers and Venetian Women's Casinos », dans Scott Breuning et David Burrow, *Sociability and Cosmopolitanism : Social bonds on the fringes of the Enlightenment*, New York, Routledge, 2016 (1<sup>re</sup> éd. 2012) et du même auteur, « Literary and Cultural Intersections between British and Italian Women Writers and Salonnières during the Eighteenth Century », art. cit., p. 11-30 ; Andrea Merlotti, « Salotti in una città cosmopolita. Gentildonne e conversazioni nella Torino del secondo Settecento », dans Maria Luisa Betri et Elena Brambilla, *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise, Marsilio, 2004, p. 125-152.

52. Tobias Smollett, *Travels through France and Italy*, Londres, I.B. Tauris, 2010, p. 178.

53. *Ibid.*, p. 176.

54. « Je serais bien incapable de vous donner une description des bonnes tables et de l'hospitalité de la haute société niçoise. Même notre consul, qui est par ailleurs un honnête homme, m'a confié que durant les trente-quatre années de son mandat dans ce pays, il n'a jamais bu ni mangé dans aucune maison ».

55. Isabelle Bour, « La représentation de la sociabilité franco-anglaise dans les guides et récits de voyage au xviii<sup>e</sup> siècle », dans Kathryn Ready et Thierry Belleguic (dir.), *L'art de l'échange, op. cit.*, p. 92.

56. Laetitia Houblon, *The Houblon Family, op. cit.*, p. 188.

57. *Ibid.*, « [Chez la comtesse] toutes les personnes de distinction sont reçues ; nous avons été accueillies avec les meilleurs égards. Je ne risque pas de me ruiner au jeu car en mon honneur, ils ont décidé à ma table de doubler la mise. Nous avons pourtant joué au *shilling whist*. La plupart

ont pensé que Betsy était ma fille. Elle a entretenu une conversation galante avec le seigneur Grimaldi, un noble de premier rang de la place. C'est Lady Rivers qui nous introduit » ; « Nous sommes invitées à dîner cinq jours dans la semaine. Les Anglais et les Irlandais sont très sociables et les Niçois nous témoignent mille attentions. Les assemblées sont plaisantes ».

58. Laetitia Houblon cite la présence de la comtesse de Brissac lors d'une soirée chez les comtes de Cessole. Laetitia Houblon, *The Houblon Family*, op. cit., p. 195.

59. Elaine Chalus, « Cette fusion annuelle... », art. cit., p. 18.

60. Lady Judith Montefiore, *Notes from a Private Journal of a Visit to Egypt and Palestine by way of Italy and the Mediterranean*, Londres, Joseph Rickerby, 1844, p. 67.

61. Nous pouvons toutefois citer dans l'historiographie sur les salons l'article de Marianne E. Goozé sur des salonnières juives en Allemagne entre 1780 et 1840 : Marianne E. Goozé, « Mimicry and Influence : The "French" Connection and the Berlin Jewish salon », dans Hillary Brown et Gillian Dow (dir.), op. cit., p. 49-71 et Emily D.Bilski et Emily Brawn, *Jewish Women and Their Salons : The Power of Conversation*, New York, Jewish Museum, 2005.

62. Laetitia Houblon, *The Houblon Family*, op. cit., p. 218.

63. *Ibid.*, p. 195.

64. L'orthographe « Reynardi » employée par Mary Berry est erronée : il s'agit de la famille Raynardi de Belvédère et Sainte-Marguerite ou Raynaldi de Saint Albert.

65. William Henry Talbot (1800-1877) est un savant, membre de la *Royal Society*, concurrent de Daguerre et de Niepce, il est l'inventeur du calotype.

66. Carnets d'invités de Lady Feilding, British Library, Add MS 88942/1/264.

67. Lettre de Charles Feilding (époux de Lady Feilding) à William Henry Talbot du 1<sup>er</sup> janvier 1835, BL Add MS 8892/2/39. « Notre invité le plus agréable est un prince de Wrede, fils d'un général bavarois, qui a dignement servi à la fin de la guerre – il est vraiment très agréable, il a beaucoup voyagé en Orient et ailleurs ; nous l'aimons tous ».

68. Elaine Chalus, « Cette fusion annuelle... », art. cit.

69. Lady Mandeville (??-1848), fille de Lady Sparrow (vers 1775-1865) et épouse de George Montagu, vicomte Mandeville, s'investit principalement dans des œuvres de charité avec sa mère, sous l'égide du Révérend Lewis Way. A.M.W. Stirling, *The Ways of Yesterday*, op. cit., p. 224-225.

70. Lettre de Horatia Feilding à William Henry Talbot du 11 octobre 1835, Add MS 88942/2/58. « La saison ne se présente guère favorablement cette année : il y a de nombreuses familles anglaises mais soit ce sont des "saints" comme Lord et Lady Mandeville, soit des malades, ou bien encore d'illustres inconnus dont personne n'a jamais entendu parler – et quasiment aucun français ou d'autres étrangers ».

71. Le violoniste Charles Philippe Lafont (1781-1839) se produit chez les Feilding à Nice en décembre 1835. Lettre de Horatia Feilding à William Henry Talbot du 16 décembre 1835, BL Add MS 88942/2/58.

72. Il s'agit de Améline Petit de Billier (1798-1876). Issue de la petite noblesse française, elle est contrainte de s'exiler en Angleterre pour travailler comme gouvernante en raison des difficultés financières de sa famille. Ses journaux intimes sont conservés dans les archives privées de la famille Feilding à Lacock mais certains extraits ont été traduits et édités par Sheila Metcalf et Trudy Wallace, *Améline and the Talbots at Lacock*, Madeira Road Media, 2012.

73. Lettre de Lady Elisabeth Feilding à William Henry Fox du 27 septembre 1835, BL Add MS 88942/2/191.

74. Dans le cas de Lady Elizabeth Foster (1759-1824), que nous avons cité plus haut, Lady Bristol pourvoit aux services d'un coursier chargé de régler l'organisation du voyage et une femme de chambre tandis que le duc de Devonshire met également à sa disposition une femme de chambre pour sa fille. Lettre de Lady Bristol du 5 janvier 1783, Vere Foster (éd.), op. cit., p. 87. Caroline Chapman et Jane Dormer, *The Two Duchesses*, Londres, John Murray, 2002, p. 33.

75. Marianna d'Ezio, « European Women Writers and *Salonnières* as cultural mediators in the Age of the Grand Tour », dans Alayrac-Fielding et Ellen R. Welsh, *Intermédiaires culturels*, Paris, H. Champion, 2015, p. 126-149 ; Hilary Brown et Gillian Dow, *Readers, Writers, Salonnières...*, *op. cit.*
76. Laetitia Houblon cite également ce même apothicaire mais elle orthographe un peu différemment son nom puisqu'elle l'écrit « Faraudi » ; elle mentionne qu'il est venu lui délivrer des médicaments.
77. Mariana Starke, *Letters from Italy...*, *op. cit.*, p. 45.
78. Journal de Katherine West, BL Add MS 52498.
79. Gaston Fredj et Michel Meinardi, *Risso, Vérany et Barla : une lignée de savants de renommée mondiale à Nice au XIX<sup>e</sup> siècle*, Nice, Serre Éditeur, 2007, p. 12-43.
80. Lettre de Lady Elisabeth Feilding à William Henry Talbot du 16 juin 1835, BL Add MS 88942/2/191. « J'ai dépensé 40 francs pour l'achat de quelques graines de plantes qui ont été acclimatées à Hyères – Elles ont été rapportées par un homme qui a vécu là-bas [Alger] pendant 12 ans et qui a un grand jardin consacré à leur culture, car c'est l'endroit le plus chaud en France. Il travaille au jardin des plantes à Paris afin de développer l'acclimatation d'espèces des pays chauds dans des climats plus modérés. De toutes les productions d'outre mer, je n'ai pris qu'un seul gros paquet provenant d'Alger et des différentes côtes de la Méditerranée et qui n'exigent pendant l'hiver [sic] que des serres tempérées ou d'Orangerie. Chaque petit paquet est étiqueté et contrôlé par Risso – cet homme est bien connu et on me dit que je peux me fier à lui ».
81. Lettre de Lady Elisabeth Fielding à William Henry Talbot du 3 septembre 1835, BL Add MS 88942/2/191.
82. Laetitia Houblon, *The Houblon Family*, *op. cit.*, p. 203.
83. Mary Harcourt (1750-1833), célèbre à Nice pour ses gravures de la ville et du col de Tende, commence l'apprentissage du dessin après son mariage sous la direction d'Alexander Cozens. Professeur de dessin à Eton, il donne des cours privés à des enfants et des adultes, au sein de l'aristocratie à Londres ou dans les propriétés familiales à la campagne. Kim Sloan, *The teaching of non-professional artists in the Eighteenth-Century England*, thèse en histoire de l'art, Université de Londres, 1986, p. 183. Bath regorge de professeurs ; Phyllis May Hembry, *The English Spa 1560-1815. A Social History*, Londres, Althone Press, 1990, p. 151.
84. Les voyageuses bénéficient aussi du savoir d'autres voyageurs. Le médecin anglais, Monsieur Drew, communique ses connaissances en chimie, en histoire naturelle et en philosophie à Lady Elizabeth Webster tandis que Lady Margaret Spencer donne des cours de botanique à sa fille et à son neveu ; *The Journal of Lady Holland*, *op. cit.*, p. 7 et lettre de Lady Margaret Spencer du 15 mars 1792, BL Add MS 75640.
85. Laetitia Houblon, *The Houblon family*, *op. cit.*, p. 189 ; Lettre de Lady Margaret Spencer à Caroline Howe du 15 mars 1792, BL Add MS 75640 ; Lettre de Lady Elizabeth Foster à Lady Sheffield du 12 avril 1783, Record Office de Gloucester, AMS 5440/115.
86. Charlotte, la fille illégitime du Duc de Devonshire dont Lady Elizabeth Foster (1759-1824) avait la charge pendant son voyage en Europe, parvient à la fin du séjour à maîtriser le français et l'italien, ce qui semble constituer l'un des objectifs éducatifs visés. John Ingamells, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy 1701-1800*, New Haven, Yale University Press, 1997, p. 375.
87. William Mavor, *The Lady's and Gentlemen's Botanical Pocket Book*, Londres, 1800 cité par Ann Shteir, *Cultivating Science : Flora's Daughters and Botany in England 1760 to 1860*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1996, p. 10.
88. William Farr, *A Medical Guide to Nice*, *op. cit.*, p. 130-131.
89. Lettre de Lady Elizabeth Webster à Maria Josepha Holroyd en date du 11 février 1792, p. 128-129 dans Jane Adeane, *The Girlhood of Maria Josepha Holroyd*, Londres, Longmans, Green and Co., 1897.

90. Nous vous reportons notamment aux travaux d'Avillach Robin, « L'église anglicane et la communauté britannique à Nice sous le régime sarde (1814-1860), *Recherches régionales des Alpes-Maritimes et des contrées limitrophes*, 52<sup>e</sup> année, vol. 197, janvier-mars 2011, p. 82-89.
91. Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour : the British in Italy c.1690-1820*, *op. cit.*, p. 38-39. Une société mixte est l'essence même du modèle de la Polite Society où les femmes arbitrent les échanges. Paul Langford, *A Polite and Commercial People, England 1727-1783*, Oxford, Clarendon Press, 1989, p. 102.
92. Lettre de Lady Margaret Spencer à Caroline Howe en date du 7 avril 1792, BL Add MS 75640.
93. Lettre de Lady Margaret Spencer à Caroline Howe en date du 5 mars 1792, BL Add MS 75640.
94. Lettre de Madame Mary Way en date du 19 janvier 1823 dans A.M.W. Stirling, *The Ways of Yesterday*, *op. cit.*, p. 225. « Nous dînons souvent dans la société particulière de certains amis de distinction mais je décline toutes les invitations à des soirées qui comprennent généralement des bals, des jeux de cartes... celles que donne le gouverneur sont des plus gaies : nous avons été invités de nombreuses fois, toute la partie y est allée sauf moi ».
95. Lettre de Lady Margaret Spencer à Caroline Howe en date du 1<sup>er</sup> avril 1792, BL Add MS 75640.
96. « Je me suis retrouvée seule à vingt ans dans un pays étranger alors que je n'avais aucune connaissance ni d'amis véritables [...]. Les Anglais étaient trop nombreux pour que leur société soit agréable. C'est pourquoi, je n'ai côtoyé que certaines personnes comme la duchesse d'Ancaster, Lady Rivers et messieurs Ellis, Wallace, Cowper, etc. [...] J'ai vécu avec discrétion allant même jusqu'à la prudence. Je n'ai jamais accepté la visite d'aucun membre masculin le matin ou dans la soirée (sauf lors de nombreux dîners) à l'exception de deux individus : le médecin, Monsieur Drew et un homme marié, grave et sérieux, Monsieur Cowper ». Lady Elizabeth Webster (Holland), *Journal of Lady Holland*, *op. cit.*, p. 5. Il convient d'ajouter que l'attitude de Lady Elizabeth Webster change au cours du voyage puisqu'elle rencontre à Naples Henry Richard Fox, 3<sup>e</sup> baron Holland qui devient son amant puis son deuxième époux après son divorce.
97. Lettre de Lady Elizabeth Foster à Abigail Holroyd en date du 7 février 1783 : « *The English swarm here, but I know a few [...]. I live quiet and retired and I do nothing but ride, draw and practise music* » [La ville est envahie par les Anglais mais je ne connais que quelques personnes [...]. Je vis retirée et au calme en me consacrant essentiellement aux promenades à cheval, au dessin et à la musique]. East Sussex Record Office, AMS5440 ; lettre de Lady Bristol à Elizabeth Foster en date du 13 mars 1783 : « *I am glad to find Lady Rivers so comfortable to you, notwithstanding her deafness* » [Je suis heureuse de savoir que Lady Rivers vous est agréable malgré sa surdité], dans Vere Foster, *The Two Duchesses*, *op. cit.*, p. 97.
98. Amanda Vickery, *The Gentleman's Daughter. Women's lives in Georgian England*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 1999, p. 205.
99. Madame Way se rend deux années successives à Nice mais les familles présentes ont changé, ce qui l'oblige à reprendre la formalité des visites : « *There are but two families here who were here last year, so we have a new set of acquaintance to form and my mornings have been much occupied with visits, a most unprofitable and tiresome expenditure of time* » [Il n'y a que deux familles de la saison dernière c'est pourquoi nous sommes contraints de renouveler notre réseau de relations. Mes matinées ont été consacrées à des visites, activité épuisante et une pure perte de temps]. Lettre de Madame Way à Madame Drew en date du 8 novembre 1823 dans A.M.W. Stirling, *The Ways of Yesterday*, *op. cit.*, p. 266.
100. Lettre de Lady Margaret Spencer à Caroline Howe en date du 13 février 1792, BL Add MS 75640. « Je pense que bientôt j'apprécierai Nice mais pour l'instant, elle n'est rien comparée à Hyères ; il y a beaucoup trop de monde dont le seul jeu est de passer leur journée à se rendre visite les uns les autres ».
101. Nous employons ce terme dans le sens de Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions du Minuit, 1979.

**102.** « Depuis que je suis à Nice, j'ai changé quatre fois d'hébergement ; de surcroît, nous avons été longtemps sans servante tout en recevant et en effectuant d'innombrables visites. Toute ma journée consistait à me métamorphoser en plusieurs rôles. Le matin, j'étais la femme de chambre et après avoir assisté Nathalie dans sa toilette, je devenais servante puis à midi – je le crains – cuisinière ; je devais m'assurer de la propreté des lieux, de la préparation du linge ainsi que celle de divers potages adaptés à la ma petite patiente. En début d'après-midi, je me transformais en gouvernante et donnait mes leçons et à quatre ou cinq heures, j'étais une dame de la bonne société pour le reste de la journée, recevant et retournant des visites car il est de coutume à Nice, dès qu'un étranger arrive dans la ville, toute personne *comme il faut* étant sur place vienne vous voir ; il n'est pas possible de fermer sa porte au visiteur même si vous étiez en pleine agonie car Nice est le refuge des malades et comme tout le monde est souffrant ou vient de l'être, l'assistance aux valétudinaires est devenue ici l'activité la plus répandue. Voilà comme nous avons passé nos journées. Nous avons été à des *déjeuners dansants* (les *dîners dansants* sont condamnés par les médecins *comme de trop*), *bals parés*, *théâtres*, *opéras*, *grands dîners*, *petits soupers*, *concerts*, *visites du matin*, *promenades à âne*, *parties de campagne*, *réunions littéraires*, *grands cercles*, *promenades en bateau*, *coterie choisies* [...] ». Lettre de Claire Clairmont à Mary Shelley du 11 décembre 1830, *op. cit.*

**103.** « *Saint Petersburg is quite another town from Moscow, and being so much more foreign in their manners and ways of thinking* » [Saint Pétersbourg est très différente de Moscou, beaucoup plus cosmopolite autant dans ses manières que sa façon de penser]. Lettre de Claire Clairmont à Jane Williams (non datée, vers 1827), *op. cit.*

**104.** *Ibid.*

**105.** Mary Berry, *Extracts of the Journals of and Correspondence of Miss Berry*, *op. cit.*, p. 229-231 ; Laetitia Houblon, *The Houblon Family*, *op. cit.*, p. 196-197.

**106.** Après 1850, Marie de Solms (Rattazzi), petite-fille de Lucien Bonaparte, écrivain, journaliste et salonnière, présente la ville de Nice comme une société réalisant l'idéal du cosmopolitisme des Lumières : « Les villes comme Nice jouent un peu, dans le monde, le rôle de creusets dans le laboratoire : - les éléments les plus divers s'y rencontrent, les opinions les plus variées s'y coudoient. - Tout cela se mêle, réagit, se combine, et les angles disparaissent, les lignes de séparations s'effacent. - Entre le commencement et la fin d'une saison, la différence est immense : - le mot étrangers ne se retrouve plus qu'en tête de la liste officielle : le même souffle de bienveillance a pénétré toutes les nationalités – on se recherche, on s'estime, on s'aime ». Citation empruntée à Elaine Chalus, « Cette fusion annuelle... », *art. cit.*, p. 3.

**107.** Florence Fossat, « Le comte Hilarion Spitalieri de Cessole (1776-1845) », *Cahiers de la Méditerranée*, année 97, vol. 5, n° 1, p. 131-142 ; Lady Margaret Blessington, *The Idler in Italy*, *op.cit.* p. 336-337.

**108.** *Dictionnaire de l'Académie française*, 1798. Isobel Grundy analyse la notion de frontière dans le voyage au féminin en mettant en lumière la perception de « frontières métaphoriques » qui vont au-delà des limites géographiques. Isobel Grundy, « British Women Writers crossing the boundaries : straying, migration and trespass », *Revue internationale d'étude du dix-huitième siècle*, vol. 1, 2007, p. 179-193.

---

## RÉSUMÉS

Dans l'historiographie sur le Grand Tour, un mythe s'est forgé selon lequel les ressortissants britanniques vivent à l'étranger en vase clos, sans contact réel avec la population locale. Les femmes, dont le séjour est relaté par des lettres ou à travers des récits de voyage, viennent contredire cette vision réductrice. Membres de l'aristocratie, de la Gentry ou même des classes moyennes, les voyageuses démontrent une expertise dans l'art de la sociabilité, leur permettant de tisser des liens entre les différentes communautés et réseaux en présence.

In the historiography of the Grand Tour, a common narrative is that British travellers lived abroad with little interaction with the local population. However, the travelogues and letters of female travellers contradict this reductive assumption. Women from the aristocracy, the gentry or even the middle class played a major role in connecting local communities and networks by using their expert social skills.

## INDEX

**Keywords** : female travellers, elite sociability, cosmopolitanism, intermediaries, cross-cultural exchanges

**Mots-clés** : voyage des femmes, sociabilités, élites, cosmopolitisme, intermédiaires, circulation des savoirs

## AUTEUR

### ISABELLE-EVE CARLOTTI-DAVIER

Isabelle-Eve Carlotti-Davier est doctorante du laboratoire ICT (Identités, cultures, territoires) à l'Université Paris Diderot (Paris 7). Elle prépare actuellement une thèse sur « Entre identité et altérité : les voyageuses britanniques à Nice, Turin et Gênes au xviii<sup>e</sup> siècle » sous la co-direction de Liliane Pérez et de Pierre-Yves Beaurepaire.